

LE FEUILLETON DE QUIMPER COMMUNAUTE

De novembre 2002 à mai 2003 s'est élaboré à l'initiative de la Maison Pour Tous Ergué-Armel et du réseau des bibliothèques de Quimper Communauté un feuilleton dont les objectifs visaient partager la parole, créer une Œuvre enracinée dans le quotidien et la géographie de la Communauté de Quimper et dynamiser la pratique de l'écrit.

LE DEROULEMENT

Deux écrivains, Kossi Efoui et Dominique Lemaire, tour à tour, partent à la rencontre de groupes scolaires ou adultes pendant des périodes d'une semaine de résidence. La première semaine permet de recueillir les propositions qui vont servir de matière à la rédaction du premier épisode. On y trouvera les sujets dont toute la communauté urbaine parle - le tremblement de terre, les travaux sur le Steir, la pluie - et les premiers personnages.

Le premier épisode publié parle Télégramme de Quimper sert de matière au second écrivain qui intervient quelques semaines plus tard. A charge pour lui, avec l'aide des groupes concernés, d'imaginer la suite.

Chaque semaine se clôt par un «Bar du Feuilleton », occasion de rencontres entre les différents groupes, de lectures des différentes propositions. L'écrivain annonce les pistes sur lesquelles il envisage de s'embarquer mais conserve seul la responsabilité de la rédaction de l'épisode à venir.

Entre deux passages des écrivains, les groupes sont invités à poursuivre leurs rédactions propres qui seront publiées sur internet. Il peut s'agir de l'exploitation de pistes non reprises par l'écrivain ou de chansons.

Huit épisodes seront ainsi réalisés. La clôture fera l'objet d'une présentation de tous les textes, les annexes et feuilleton publié, en compagnie de musiciens.

LE DOIGT DU STEIR

Le trente septembre 2002, tous les habitants de la ville et de la campagne de Quimper, firent l'expérience que, sous leurs pieds, plus profond que les rêves et les peurs de chacun, la terre était vivante.

A huit heures trente, Monsieur Le Froc'h avait installé ses éprouvettes et ses flacons sur la paillasse de céramique blanche de la salle de chimie et sous les regards encore endormis, quoique déjà goguenards, de ses élèves. De mémoire de potache, jamais une expérience de monsieur Le Froc'h ne s'était déroulée de la manière décrite dans le manuel. C'est du moins la légende qui courait. Pourtant, loin de lui en vouloir, les élèves vouaient à leur professeur maladroit l'affection que l'on porte aux magiciens poètes et malchanceux. A huit heures quarante deux, armé d'une pipette, le savant pédagogue laissa tomber trois gouttes d'un liquide jaune dans le flacon de verre fond plat où reposait une solution blanchâtre immobile.

« - Et la solution vire au ? »

Il y eut une fraction de silence plus intense que les silences de lundi matin. Le liquide s'agita, le ballon de verre vibra sur la paillasse avec un tintement de cristal et la solution vira... au bleu. Exactement comme indiqué à la page 24 du manuel. Applaudissements !

Un peu après midi, une réplique de la première secousse surpris les élèves à la cantine. A Quimper, ce jour-là, ainsi qu'en attestèrent les relevés des laboratoires sismographiques les plus compétents, la terre avait tremblé.

Le même jour, un homme regardait bouillonner les eaux du Steir dans la béance de la dalle. La mer descendait et les flots impatients sagement contenus en amont, se ruaient vers l'Odet, l'océan et le grand large. L'homme enfila son « wader », remonta la fermeture Éclair, ajusta les « scratches » et saisit son marteau-piqueur avec une aisance que sa carrure ne laissait pas présager. C'était un beau chantier que le chantier de la dalle du Steir, une belle idée que d'ébouler un parking pour ressusciter une rivière, quand si souvent on s'acharne à détruire le vivant pour ranger des

voitures.

A huit heures quarante et une, le sol se déroba sous ses pieds. L'homme poussa un cri, lâcha son engin et agrippa sa main au mur de granit. La main glissa. Le corps fila. Il ferma les yeux pour ne pas se voir partir, ouvrit la bouche pour appeler au secours. Une vague le bâillonna. Le Steir l'aspira, le ballotta dans ses ressacs, le roula dans son lit et le coucha dans l'Odet, contre un mur d'assiettes immergées. Il allait mourir là, à deux mètres du ciel, la main dans le plat, les pieds devant, piégé dans l'Art Contemporain. L'eau lui sembla alors étrangement douce, vivante. Eau de vie... Il était saoul. Il était fou. Une grenouille peinte le regardait. Il regarda la grenouille et rit. Il n'était pas mort et il riait. A la deuxième secousse de la terre, son index sectionné par une arête vive fila dans le courant. Rouge. Il perdit connaissance.

UNE ETRANGE DECOUVERTE

C'était à marée basse, du côté de Corniguel, des entrepôts et des coques de fer. Corentin Kidu remontait l'Odet à pas lents. Ses yeux fouillaient le sol à la recherche de bois flottés, de plastiques polis, de bouts de liège ou de n'importe quoi qu'il aurait pu tenter de vendre à n'importe qui. Son attention fut attirée par un raffut de mouettes.

« - Alors les filles, lança-t-il au vent, on se dispute le bout de gras ? »

Les « filles » redoublèrent de cris à son approche. « Un poisson mort », pensa le vieux avec un rien de tristesse dans la pensée. « Si les mouettes se battent pour un poisson mort, dieu sait pour quelles bêtises les hommes s'étriperont demain ? » Il avait la philosophie arbitraire et peu d'illusion sur l'humanité de ses semblables. « Bhou ! » Fit-il. Les oiseaux s'égaillèrent dans un vacarme d'ailes, le plus rapide qui n'était pas le plus costaud tenant sa proie dans son bec. Le père Kidu leva les yeux. Le combat reprit dans les airs, toutes contre une qui dut bien se résoudre à lâcher son butin. Lequel tomba aux pieds du ramasseur d'épaves.

« Nom de Guieu ! » jura le bonhomme en français de France. Dans la vase, comme une aiguille de boussole sans pivot, sanguinolait un doigt. Pas un doigt de lambig. Un vrai doigt d'homme sectionné à la première phalange, un index qui n'indiquait rien. Corentin Kidu le fourra dans sa musette et courut le porter à la police. Pour une fois, c'est de son plein gré qu'il entrerait au commissariat.

Les jours qui suivirent, la presse locale fit une large place aux suites du tremblement de terre, mais il ne fut relaté nulle part l'expérience réussie de monsieur Le Froc'h ni la disparition d'un travailleur de la dalle du Steir. Tout au plus put-on lire en bas de page qu'un promeneur avait découvert au Corniguel quelque chose qui ressemblait à un doigt humain.

L'objet avait été confié à un laboratoire qui trancherait - le mot n'était pas très bien choisi - entre la macabre découverte et la mauvaise plaisanterie.

La vie locale ne manquait pas de sujets pour alimenter les journaux et les conversations. Une escouade de policiers vélocipédiques que les jeunes avaient affectueusement surnommés « Pacific Blue », rapport à un feuilleton de la télévision, venait d'arriver en ville. Ces athlètes de la tranquillité publique, à quine manquait que la pèlerine pour raviver le souvenir des « hirondelles » d'antan, slalomaient avec autant de style à Penhars et dans les rues piétonnes que sur les pentes du Mont Frugy nouvellement illuminé. Les travaux de la rocade Nord, le chantier de la dalle et le remplacement des vieux abribus par de nouveaux modèles qu'on attendait, Dieu sait pourquoi, d'Australie, témoignaient d'une confiance en l'avenir qui avait gagné jusqu'à la campagne.

DEN RAN

Assez d'habitants pour avoir une pharmacie. On entrait dans le troisième millénaire vent arrière. Tout allait pour le mieux sauf que...

C'est au pied du mur que l'on voit le maçon. Celui-là faisait peine à voir. Il avait ôté sa casquette pour mieux se gratter la tête et tentait d'expliquer l'inexplicable à son chef de chantier.

« Et chaque matin c'est la même chose, disait-il. Tous les parpaings qu'on a montés la veille sont descellés pendant la nuit, grattés et empilés sur les palettes, prêts à repartir. A ce rythme-là, ce n'est pas demain la veille que les « Pacific Blue » pourront venir habiter Ploneis. Et c'est comme ça depuis le tremblement de terre.

— Et qu'est-ce que le tremblement de terre a à voir là-dedans, demanda le chef ?

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache ! Je constate, c'est tout.

— Bobby Lankou ?

Le maçon hochait négativement la tête.

— Bobby, on le connaît. Il n'a jamais accepté qu'on prenne ses terres et il n'en rate pas une pour nous retarder. Avant-hier, il a versé sa charrette de « bigs » et de « rounds »? pour bloquer le chantier. On a perdu deux heures à déblayer, mais après le travail a repris. Non. Là, c'est autre chose. Casser un mur, c'est du boulot, mais le démonter comme ça, c'est pas humain. Je vais finir par y croire, à Denran?

— Denran ?

— L'homme-grenouille, fit l'homme en baissant la voix. Je l'ai vu une fois à Penhars, les deux pieds dans une flaque et la tête sous une gouttière. Ça fait rire les mômes, mais moi, il me fait peur, ce type.

Ce fut au chef de hocher la tête.

— Vous devriez prendre des vacances, Monsieur Memet. »

LE MYSTERE S'EPAISSIT

Le Président, le commissaire et l'agent spécial du SIMI , section R'NIB, attendirent en silence que le téléscrip-teur achève de crépiter son texte. « From International Laboratory of Molecular Investigations Canberra, Australia. Maximum Secret Communication. »

L'agent du R'NIB arracha la feuille et traduit :

« Confirmons formellement la présence de gènes de batracien dans l'échantillon d'index... »

Une secrétaire surgit soudain.

— Vous aviez demandé du café ?

— On frappe! hurla le Président.

— Merci, fit l'agent du R'NiB en saisissant vivement le plateau tout en repoussant la jeune fille dans le couloir. Messieurs, il importe de ne pas céder à la panique. Les brigades de vététistes sont en place. Les travaux de la rocade Nord permettront bientôt de mettre en œuvre un plan d'évacuation de tout le secteur. Les recherches se poursuivent sous la dalle du Steir et aux abords du Frugy. L'ensemble de nos mesures est bien accepté par la population.

— Imaginez, balbutia le Président qui n'osait s'y risquer, imaginez que les gens apprennent que les eaux du Steir peuvent les transformer en grenouilles? Mais comment

! »

Au même instant, Monsieur Le Froc'h pénétrait sous le mont Frugy par les portes du service des eaux. Au même instant, Denran entra au café de l'Eau Blanche au fond duquel coule une source. Chaque fois que le soleil perçait au ciel de Quimper, son index absent le faisait souffrir.



Kossi EFOUI - Décembre 2002

Salle des professeurs au Collège Max Jacob. James Atakora est intrigué par le message laissé au tableau noir : Vous êtes priés de faire le tour pour entrer dans la bibliothèque. M. Memet a encore cloué la porte.

Il n'y a, dans le fond, rien d'étonnant à ce que quelqu'un cloue une porte de temps en temps. Mais cet « encore » laisse clairement entendre que le geste a, chez M. Memet, un caractère obsessionnel.

— Il fait des trous dans les murs. Il bouche les trous dans les murs. Il installe des portes. Puis il les cloue. Puis il les remplace sans prévenir », lui avaient dit les élèves venus accueillir James Atakora à son arrivée.

— C'est vous, le journaliste ? C'est pour le tremblement de terre ?? » Il leur expliqua qu'il faisait un documentaire sur la rumeur. Ils éclatèrent de rire.

— Si vous lui parlez de rumeurs, à M. Memet? - Il fait quoi ? Il cogne ?

— Il ne cogne pas M. Memet Il est trop sonné.»

Petit Malin est très fier de sa réponse. Même Patte d'Ours rit en serrant la main de James Atakora dans le pur style ghetto américain. Miss Popstar arrivait en courant :

— M. Memet, il travaillait avant sur le chantier Ploneis. » Patte d'Ours bouscule tout le monde de sa grosse voix :

— Paraît qu'y avait un gars qui lui démontait son mur. Ça le rendait fou. Denran, Denran, l'homme - grenouille... Y faisait son mur, M. Memet, et dans la nuit, le gars lui démontait tout et rangeait bien, parpaing par parpaing... Ça l'a rendu fou.

— C'est Sisyphe, votre histoire, se risqua James Atakora.

Quelques rires, quelques moues. Atmosphère quelque peu électrique. Encouragement à continuer ?

— C'est l'histoire d'un gars condamné à rouler un rocher depuis la vallée jusqu'au sommet de la colline. Mais quand il arrivait au sommet de la colline, le rocher roulait à nouveau dans la vallée, et il recommençait?

— A vie ?

— Perpète.

— Eh, tu parles verlan ?, intervient celui qui n'avait pas parlé jusque-là, un drôle de Mister No, boudeur universel qui aime glisser entre chaque mot une série d'interjections qu'on ne pourrait transcrire ici que sous forme de tête de mort avec deux tibias croisés, un nuage noir, un éclair, un pain de bouse de vache avec une chaussure collée dedans, le tout faisant penser à la tête du hors-la-loi, pile au moment où Lucky Luke, d'une balle bien ajustée, lui sectionne? la ceinture du pantalon. La prof est entrée dans la salle, a lu la phrase écrite au tableau noir, a ri par habitude, ça se voyait.

— M. Memet a changé d'avis. Il vous attend au Café de l'Eau Claire. »

Dans le café, on ne parlait que du Monstre. Là, dit M. Memet en désignant une place au bout du comptoir, là où Corentin Kidu se tenait encore debout trois semaines plus tôt, racontant la nuit où il s'était présenté au commissariat avec le bout de doigt qu'il avait trouvé, et comment les policiers avaient cru que l'individu était venu avouer un crime odieux et se constituer prisonnier. Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un vient brandir un doigt devant des policiers en claironnant qu'il l'avait vaillamment arraché aux « filles ». Il aura fallu toute l'ingéniosité psychologique des Pacific Blue pour comprendre qu'ils avaient affaire à un philosophe atrabilaire et misanthrope qui ne connaissait d'autres « filles » que les mouettes.

« Moi, ça ne me faisait pas rire », dit M. Memet Et il se mit à raconter le soir de l'enlèvement. Corentin Kidu était sorti du Café après son numéro et M. Memet était parti peu après. Il faisait nuit. Mais pas au point d'empêcher M. Memet de jurer avoir vu les Pacific Blue arriver à toute vitesse, au moment où trois ombres se jetaient sur Corentin Kidu. On ne connaîtra pas la suite. Il avait pris peur et s'était enfui. Depuis la disparition du ramasseur d'épaves, personne n'avait mentionné la présence des policiers sur lieux. Jusqu'à ce que M. Memet en parle à une journaliste de radio qui en fit son miel. Diffusion en boucle depuis trois jours du témoignage capital durant les flash info. Au point que M. le Préfet avait dû sortir de sa réserve depuis hier, reconnaissant la présence des policiers, au motif que le sieur Corentin Kidu, était un protégé du ministère

de l'intérieur depuis sa macabre découverte. Malheureusement, les Pacific Blues étaient arrivés quelques secondes trop tard pour empêcher le kidnapping. M. Memet était fier d'avoir détourné M. le Préfet de ses occupations favorites. Il frimait dans le bar devant la caméra de James Atakora. Grâce à lui, tout le monde pensait à présent qu'on nous cache quelque chose. Un secret stratégique, ce monstre à qui il manque un doigt ? Et qui sont les trois inconnus auxquels se sont heurtés les Pacific Blue ? « « Denran, Denran », murmura M. Memet en sortant.

James Atakora le filma encore longtemps de dos.

« - Le monstre, dit un homme qui n'avait pas parlé jusque-là. Et si ce n'était pas lui, le monstre ? Pourquoi un homme qui serait, comme la grenouille, capable de jeûner très longtemps serait un monstre ? La grenouille velue du Cameroun peut survivre pendant deux ans enfermée dans un réceptacle poreux rempli d'humus. Vous appelez ça, un monstre ? Connaissez-vous le phénomène de l'anabiose, encore connu sous le nom de « vie suspendue » ? Prenez la grenouille taureau, la Rana Catesbeiana. Vous pouvez suspendre ses fonctions vitales en la congelant. Une fois décongelée, il suffit de dix minutes pour la faire revenir à la vie. Vous appelez ça, un monstre ? »

Il fit un pas et se dirigea vers les toilettes pendant les habitués murmuraient : « M. Le Froc'h n'a pas l'air heureux depuis quelque temps ? » Avant de refermer la porte des toilettes derrière lui, il se retourna pour ajouter : « Les glandes séreuses produisent aussi des substances bactéricides et fongicides. »

Dans le silence, un homme demanda un verre d'eau. Le patron dira plus tard que c'était le dixième qu'il lui servait. Il se souviendra même d'avoir maugréé : « Ce n'est pas l'Odet ici ».

Des hommes et femmes uniformément maquillés de terre rouge avaient pris d'assaut la Place de la République et déclaraient avoir agi au nom d'un certain Maître Jéricho. Autour de la grande roue immobile, ils tenaient boutique de plantes odoriférantes pour apaiser les humeurs, de gadgets d'origine minérale de marque Vertu spéciale pour dompter les peurs à venir. La terre est vivante. La terre est vivante ! criaient-ils dans un long chant animé d'effets spéciaux et sonores qu'ils obtenaient avec les manches de leur robe solaire décorées de clochettes, tandis que dans la foule, des

adeptes se relayaient pour expliquer en quoi la disparition de Corentin Kidu, après sa macabre découverte, était liée à un vaste complot du Pentagone. Vous savez, le complot (qu'eux n'avaient jamais cessé de dénoncer depuis leur base de Pluguffan) qui consisterait demain à faire croire aux terriens qu'une attaque extraterrestre était imminente. On verra des signes dans le firmament, expliquait le messager dans une prosodie mélancolique . Alors les habitants de la terre, petits peuples compris, seront saisis de frayeur et signeront un pacte de protection avec le Congrès mondial du Pentagone. Lequel aurait enfin les coudées franches pour réaliser son vieux rêve de blinder le ciel. La voix de Maître Jéricho, neutre, jeune, mutante, encore enfantine par moments :

— Ne vous y trompez pas. Les soucoupes et les boules flambantes sortiront tout droit de la forge de savants insoupçonnables travaillant déjà dans le secret des bases militaires américaines, avec le concours de six écrivains de science-fiction recrutés par la NASA, afin de mettre au point le scénario de l'attaque extraterrestre et de faire travailler la peur.

De l'avis de l'orateur, tout le monde aura compris que le blindage du ciel est un complot du lobby pétrolier contre les énergies renouvelables. Ça nous concerne tous ?

— Entièrement faux, crie une voix dans la foule. Je ne vais pas laisser dire ça. Ce qui nous concerne tous ici, monsieur, c'est l'agroalimentaire.

Cette irruption inattendue d'un bon sens roboratif eut pour effet de disperser la foule vers le chapiteau sous lequel des voyants, thaumaturges, guérisseurs du bout des doigts, anticipateurs et autres gens de prémonition et de voyage astral faisaient étalage de leurs dons, laissant le Gourou immobile dans les cris d'une grouillante portée nombreuse, les yeux levés vers la grande roue qui ne bougeait pas. Et cette immobilité lui donnait un air de contrefaçon. Pour de faux, disent les enfants. Et tout avait l'air d'un jeu : ce carnaval croquemitaine, ces cameramen contorsionnistes et ces journaliers du journalisme qu'on nomme intermittents, qui tentaient l'impossible : poser une question sur la voyance en ayant l'air malin, du genre : « Pour vous, la voyance, c'est comme la météo, finalement ? » Et pour avoir l'air encore plus malin, ajouter : « Je veux dire, le même principe d'incertitude ? Ce qui n'est pas rien. » Dur boulot, ça ? quand on pense que ces étoiles montantes de l'astrologie nationale n'avaient d'autre souci que de passer pour la personne la plus heureuse d'être là ce soir parmi les

quimpérois parce que j'ai été le premier, figurez-vous, à prédire le malheur de l'inondation et tout le tremblement? On sentait que si on les mettait à l'épreuve, ils ne se feraient pas prier pour prédire d'autres malheurs locaux, précis, pointus, chirurgicaux.

Les notabilités locales, on les comprend, n'en demandaient pas tant et, malgré leur crainte de voir les places publiques squattées par une horde de millénaristes bituré set suicidaires, ils étaient obligés d'admettre que le commerce de légumes n'avait jamais aussi bien marché, la plupart de ces visiteurs du troisième type ayant pour tic de vomir, dans le moindre de leur discours, la viande qu'ils ne mangeaient pas.

Décidément, l'agroalimentaire, c'est plus fort que toi. Nous sommes tous concernés.



Dominique Lemaire - Janvier 2003

MYSTERES SOUS LE MONT FRUGY

1- La fête est finie

Le moins qu'on puisse dire est que l'intervention du contempteur de l'agroalimentaire avaient sérieusement plombé l'ambiance. Tous les gourous enrubannés, catogans au vent et breloques en bandoulière avaient battu en retraite.

«- Quoi, gémissaient-ils, nous étions venus solder à prix coûtant l'angoisse du millénaire naissant, donner le « la » des lendemains qui chantent, et voilà qu'on voudrait nous associer à des «josébovistes » enragés? Nous, se lamentaient-ils avec une sincérité si parfaitement feinte qu'eux-mêmes s'y laissaient prendre, nous ne faisons pas de politique ! »

Et l'un après l'autre, après avoir remis leur quincaillerie du bonheur, de la divination et de la résignation, ils avaient regagné leurs hôtels, histoire de s'y débarrasser de leurs oripeaux avant d'aller manger dans les meilleurs restaurants de la ville. Un à un les lampions s'éteignirent, et une à une les nacelles de la Grande Roue toujours

immobile comme les temps où rien d'autre n'arrive que ce qu'on a déjà lu dans le journal de la veille. Un à un les lampadaires de la place de la Résistance s'éteignirent. Le patron du manège quitta les lieux le dernier, le cœur content sous son portefeuille rebondi. c'est pas tout les jours qu'un quidam aligne deux liasses de cinq cents euros pour grimper tout seul dans les étoiles. Le forain avait si bien arrosé l'aubaine qu'il en avait oublié son client et n'entendit pas le sifflement qui descendait du ciel.

— Pshitt ! Pshitt ! Descendez-moi ! Monsieur ! S'il vous plaît !

2- Le tri sélectif

Debout dans la plus haute nacelle, l'ombre de James Atakora agitait en vain ses deux grands bras sous la lune. Au prix qu'il avait payé son poste d'observation, il estimait avoir droit à un tour complet, retour à la case départ. Résigné, il replaça le capuchon sur l'objectif de sa caméra, rangea l'appareil dans son étui qu'il fixa à sa ceinture et entreprit une périlleuse descente le long des tubulures de fer. La lune était blanche dans le ciel clair, le fer glacé sous ses doigts. Il était parvenu à mi-hauteur quand un cliquetis de pédales viril déboucha de la rue Sainte-Thérèse qui prolonge la rue Jean Jaurès jusqu'à la place de la Résistance dans un mouvement parfait d'union nationale. Trois Pacific-Blue sautèrent de leurs vélos et entreprirent d'arpenter le terrain déserté par la fête. James assura son équilibre et pointa sa caméra sur les trois dos bleu-liberté-égalité-sécurité, courbés comme ceux d'antique paysans ou de modernes ramasseurs de galettes de fioul. De temps en temps, l'un d'entre eux ramenait un mégot qu'il portait à ses narines et le humait avant de rejeter par-dessus son épaule. Blonde américaine? Eucalyptus? Celtiques? Clou de girofle...

— Alors ? » fit une voix dans la nuit

— Rien, répondit une autre. Rien d'illicite. » Et les trois reprirent leurs montures dont le cliquetis alla se mêler à la mélodie de l'Odéon. Fondu au noir. Silence. Silence de courte durée. Et dans le silence, le souvenir d'une chanson :

« Entends-tu les clochettes tintinnabuler... »

3 - Le service des eaux

Une robe solaire cinglait à vive allure, cap sur l'office de Tourisme : Maître

Jéricho ! En deux temps, trois mouvements pendulaires de droite à gauche qu'un poète approximatif aurait comparé à ceux d'une araignée suisse - tic, tac,tic, tac - James Atakora fut en bas de sa vigie et se précipita à l'endroit où la robe avait disparu. A gauche de l'Office de Tourisme, derrière une grille bleue-liberté-sécurité- propreté, trois poubelles vertes s'alignaient contre le mur d'une bâtisse de pierre fermée par une porte de fer. La grille n'était pas trop haute, James l'escalada. La porte était verrouillée, Atakora tira de sa poche un rossignol télescopique qu'il allait introduire dans la serrure quand une pétarade de Mobylette vint expirer dans son dos.

— Magne, Pat' d'Ours, on est en retard !» James plongea dans une poubelle sans réfléchir. Il y eut un« splatch ». Il y eut un « bong ». On gagne toujours à réfléchir...

— Y a pas l'feu, Miss ! Au Service des eaux, peut pas y avoir le feu...

— Toi, au moins, t'es clair, reprit la voix de Miss Popstar.

— Même quand tu veux être drôle, t'es lourd. Lourd grave... Ouvre !

James entendit la porte grincer sur ses gonds, puis une cavalcade,puis à nouveau le grincement. Jaillissant comme un diable de sa poubelle, il réussit à placer son pied dans l'entrebâillement avant que le pêne ne claque dans la gâche. Il bloqua la serrure à l'aide du capuchon de sa caméra et tenta de deviner où les élèves de monsieur Le Froc'h l'avaient introduit malgré eux.

4 - L'habit ne fait pas le moine

James Atakora remonta à tâtons le couloir humide creusé à même le roc au bout duquel brillait une petite lumière. A droite et à gauche, sur des étagères métalliques, s'alignaient des flacons,pots de confitures et récipients divers dont il put constater,quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité,que tous étaient soigneusement étiquetés. Il lui sembla que certains contenaient des « choses » qui flottaient dans des liquides, peu de chance pour ce fût des cerises à l'eau-de-vie... Des voix résonnaient sous la voûte de pierre. Il approcha et se terra dans la concavité du rocher. Sous la lampe, au centre d'une pièce assez vaste, trônait un vieil alambic de campagne bricolé par un bouilleur d'étranges crûs. Maître Jéricho ôtait sa robe. James Atakora reconnut l'homme qui défendait les grenouilles au café de l'Eau Blanche.

— Je n'aurais jamais pu imaginer, disait le professeur,qu'en me déguisant en Krishna de carnaval, j'allais déclencher ce cirque. Je voulais faire diversion pour que les

gens de Quimper fichent la paix à Den Ran, pas transformer la capitale de Cornouaille en Cour des Miracles médiatiques... -N'empêche que maintenant, on va pouvoir se mettre à sa recherche sans être dérangés, roula la grosse voix de Pat'd'Ours..

— Vous avez été génial, Prof ! Miss Popstar ponctua son compliment d'une bise sonore sur la joue du vieux professeur.

— J'ai été comme d'habitude, murmura Le Froc'h accablé. Chaque fois que je tente une expérience, ça réussit dans le mauvais sens... »

5 - Le secret d'un père

Ploc... Une goutte d'eau du plafond tomba pile sur la nuque de James Atakora et glissa glacée le long de sa colonne vertébrale. Il réprima un frisson. Accoudé à l'alambic, le professeur Le Froc'h soulageait sa conscience devant ses élèves.

— Jamais, disait-il, si grand que soit mon amour pour les grenouilles et la conviction que j'ai qu'elles surpassent l'homme dans l'échelle des merveilles de la nature, jamais je ne me serais risqué sciemment à tenter une expérience de mutation génétique. C'est la faute de ce foutu tremblement de terre. Il aura suffi d'une fissure dans le mont Frugy et d'un malheureux concours de circonstances pour que ce pauvre homme absorbe quelques gouttes de ma préparation...

— Vous lui avez sauvé la vie, dit doucement Miss Popstar. Sans vous, aujourd'hui, il serait noyé....

— Je lui ai sauvé la vie... Quelle vie ? Une vie de monstre à vivre caché dans la peur. Où se terre-t-il en ce moment ? Dans quel trou ? Dans quel marais ? De quels mots nouveaux, inconnus des hommes et des grenouilles, maudit-il le fou à qui il doit sa triste destinée?

— Vous en parlez comme si c'était votre... » Miss Popstar n'osa pas aller jusqu'au bout de sa phrase. « - Mon fils, Miss, mon fils. Den Ran est mon enfant, la chair de ma science... » James Atakora frissonna une seconde fois. D'émotion. Une grosse voix brisa enfin le silence plein de sanglots.

— Te bile pas, Papa, on va te le retrouver ton même.»

Dans le tragique comme dans l'humour, Pat'd'Ours était tassé lourd. Lourd grave.

6 - Un captif récalcitrant

Les trois conspirateurs frôlèrent le journaliste en remontant le couloir aux flacons. Pat'd'Ours tenait la main du professeur qui avait passé son bras autour du cou de la Miss. On aurait dit une publicité du Ministère de l'éducation pour l'humanisation des relations pédagogiques. Leurs pas s'éloignèrent. James était seul. Au fond du laboratoire, ouvrait un nouveau couloir d'où montait un ronron régulier qu'il prit d'abord pour celui d'une pompe. Il alluma la torche de sa caméra. Sur un lit, confortablement installé, la bouche ouverte et les mains croisées sur le ventre, un homme dormait avec conviction. Sur une table, les restes d'un repas et deux bouteilles de bon vin vides justifiaient les ronflements vigoureux.

— Corentin, souffla James, réveillez-vous ! Je vais vous sortir de là ! »

L'homme s'agita en maugréant et ouvrit un œil.

— Me sortir de là ? Pour me remettre à la rue? Je suis bien, là. »

James protesta qu'il était un ami et le bonhomme éclata de rire.

— Un ami, facile à dire ! Quand les bleus charité-sécurité-propreté me ramassent pour me coller au trou sous prétexte qu'il gèle dehors, eux aussi disent qu'ils sont des amis. Vous êtes qui, vous ?

— Excellente question fit une voix à l'entrée de la chambre. Pour qui travaillez-vous, Monsieur Atakora ? Pour un journal ou pour? le R'NIB ? »

Il y avait des missiles armés dans les yeux de Mister NO. James préféra mettre les bras en l'air.



Qui aime trop M. Le Froc'h ?

1. Deux films dans la soirée

Corentin Kidu s'étrangla dans un juron et leva instinctivement les bras en même temps que James Atakora à la vue des scuds dans les yeux de Mister No.

Il eut l'impression de se retrouver dans un film de science-fiction en v.o. sans sous-titrage. R'NIB ?? Quelle drôle de langue parle ce jeune terrien propulsé dans la quatrième dimension où lui, Corentin Kidu, misanthrope patenté, s'était retiré pour une sieste digne du nirvana. Son dégoût des hommes commençait à se doubler d'une détestation sérieuse à l'égard de la science-fiction. Aussi loin qu'on aille dans le futur, c'est curieux, ces immortels d'humains s'imaginent encore et toujours dans vos pattes, toujours occupés par le même projet depuis des années-lumières, depuis qu'ils sont apparus bavant dans la grotte antique : visser des scuds dans les yeux de leurs enfants. Il se dit qu'il serait temps de fuir ces lieux... Mais le moindre geste risquait de déclencher la mise à feu. La voix de James Atakora le ramena à la réalité.

— Comme on se retrouve, Mister No.

Quelqu'un avait mélangé les bobines, se dit Corentin Kidu. Il se trouvait, à présent dans un navet mafiosant, avec l'inévitable scène de duel au couteau entre deux petites frappes de banlieue.

— Comme on se retrouve, M. Atakora. C'est votre vrai nom ?

Il sortit un carnet tordu de sa poche et James Atakora reconnut son passeport australien.

—Je crois qu'il serait temps d'aller discuter ailleurs.

Corentin Kidu respira, sans apaisement.

2. Jérémiaades et mea culpa

Quand M. le professeur Le Froc'h se faisait du mauvais sang, ça sortait par longues jérémiades, par flots bouillonnants de plaintes prophétiques. Quand le Professeur M. Le Froc'h se faisait de la bile, ça donnait des ah et des oh poussés comme des miaulements. Des débordements de soupir

— T'inquiète pas, on va le retrouver », répétaient Miss Popstar et Pat'd'Ours tandis que M. Le Froc'h s'épanchait douloureusement.

Il était trop fatigué pour ne pas se raccrocher à n'importe quelle parole de réconfort. Il se demandait à quoi il allait le reconnaître, s'il le rencontrait, Den Ran ... Le produit, à sa connaissance, ne provoquait pas de transformation physique visible. La veille du tremblement de terre, il avait travaillé toute la nuit et il avait bien senti qu'il touchai tau but. Il imaginait la tête de son collègue australien lorsqu'il recevrait les conclusions de ses calculs nocturnes. La fatigue, sa distraction légendaire, les pensées euphoriques qui l'habitaient lui avaient fait confondre ses préparations. Le mélange fatal atterrit ainsi au laboratoire du lycée. Et le tremblement de terre avait fait le reste. Et depuis, ce Den Ran est né. Mais le Professeur Le Froc'h avait d'autres sujets d'inquiétude. Il se demandait ce que signifiait le message que quelqu'un avait glissé sous sa porte ce matin :

« J'AIME CE QUE VOUS FAITES. ON VOUS CONTACTERA »

Après son départ, Miss Popstar et Pat'd'Ours restèrent un instant derrière la grille, les yeux rivés sur chaque côté de la route.

3. Les belles vertes

L'homme s'arrêta au pied du Mont Frugy et cabotina à la manière d'un guide :

— Ah ! le Mont Frugy, ses mystères et...

Il remarqua les trois poubelles vertes derrière la grille bleue, à gauche de l'Office du tourisme. Il escalada la grille et s'avança vers les poubelles vertes propreté-fidélité-régularité qui semblaient l'attirer irrésistiblement.

— Ah ! le Mont Frugy, ses mystères et ses belles vertes...

Une de ses mains bien au chaud dans son manteau, il avança l'autre vers le couvercle de la première belle verte propreté-capacité-fiabilité qui résista au choc en tanguant au même rythme que le corps branlant de l'homme. Le tango s'estompe en même temps que décroissent les crissements du fond de la poubelle sur les gravillons. Le couvercle s'ouvre. Vide. M. Memet avait déjà trouvé dans ces poubelles un dîner autrement plus consistant que l'air de Quimper marinant dans un vague parfum de citron. Deuxième belle verte fidélité-malléabilité-disponibilité. Il ouvrit le couvercle et là... M. Memet referma vivement le couvercle qui s'agita. Une poussée intérieure le força à lâcher. Une sirène perça ses oreilles :

—Tu m'as coincé les cheveux ».

Sursaut d'horreur de M. Memet. : La dame blanche. Il tomba lourdement par terre sans le moindre aie. Inconscient d'avoir renversé par la même occasion la poubelle où gesticulait, à présent, Miss Popstar. D'un bond, Pat'd'Ours fut hors de la sienne.

Soudain, une série de battements de pieds se fit entendre.

4. Tous accros

— Avec tout ce boucan, les Pacific Blue ne vont pas tarder à rappliquer.

Les battements de pieds se rapprochaient de plus en plus.

— Aide-moi à le porter à l'intérieur.

— Trop tard. Cachons-nous derrière le mur.

Surgit un groupe de grands gaillards gesticulant dans la pure tradition de zoulous blancs, sous la houlette d'un nègre au look de joueur de golf italien. Devant eux, se dandinait une jeune fille en une série de déhanchements outrés et familiers à la fois. On se dit qu'on a déjà vu ça quelque part. Tiens, au cinéma. Les déhanchements d'une actrice de cinéma muet. A ses côtés officie une porteuse de glaive, amazone-400 coups qui battait la mesure tarabiscotée de cette symphonie corporelle sans aucune mesure. Derrière, le défilé de mode automne hiver 2002 : des jeunes gens bedonne famille, élevés sous la mère patrie, encore timides sous leurs manteaux de fourrure, courant derrière cette engeance nomade et criant de concert avec eux : Nous cherchons Maître Jéricho. Nous cherchons Maître Jéricho. Ne nous abandonne pas, Maître Jéricho... Se mêlant aux chœurs graves (c'est dire s'il y avait parmi eux de solides

coffres) : Non aux complots aux secrets et autres scénarios Oui à l'herbe oui au caillou oui aux belles énergies S'y rajoutent les chœurs aiguës(c'est dire s'il y avait parmi eux de jeunes filles sages avec la soie réglementaire enserrant le cou) : Non aux attaques et autres scandales obscurcis Oui vive Jéricho notre sauveur,nous y sommes tous accros.

5. Humour indien

- Tu crois qu'ils savent qui est Maître Jéricho? murmura Pat'd'Ours
- C'est un hasard, dit Miss Popstar, hérissée,nerveuse.
- Je me méfie du hasard quand M. le Froc'h n'est pas loin.

Maître Jéricho, plutôt M. Le Froc'h, apparut juste à ce moment et se dirigeait vers la grille. Le groupe fonça vers lui. En une seconde, il fut submergé. Et tout alla très vite. Trois solides gaillards transportèrent précipitamment M. Le Froc'h hors de la foule. La star de cinéma muet arrêta ses déhanchements, et d'un pas ferme se dirigea vers une camionnette garée non loin de là. La reine des neiges,la porteuse de glaive de tout à l'heure, s'installa au volant quand M. Le Froc'h fut jeté à l'intérieur de la camionnette.

- Qui êtes-vous, demanda M. Le Froc'h.
- La mafia malienne, dit le grand black dans un rire de cinéma. La reine des neiges se retourna tout en conduisant.
- Vous avez eu notre message. Nous voulons les calculs. Nous payons.
- Qui êtes-vous ?
- Nous sommes pas les bons. Nous sommes les Indiens.

Réunion de crise au R'NIB. Quelqu'un s'emportait. Ça lui donnait un air de chef.

- Je me moque de savoir ce que sait ce M. Le Froc'h. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il ne sait pas. Est-ce qu'il sait que nous sommes au courant de ses expériences avec son ancien condisciple australien ?
- Non, Monsieur.
- Bien. Est-ce qu'il sait qui est son cobaye involontaire ?
- Non, Monsieur.

— Bien. Nous non plus, d'ailleurs.»

Ses yeux clignèrent comme s'il s'était fait une bonne blague.

6. R'NIB, suite et (c'est pas fini)

La porte (marqué R'NIB en lettres d'or des deux côtés) s'ouvrit et on vit entrer la secrétaire.

— Quelqu'un veut du café ?»

Elle avait un plateau dans les mains. Le chef fit volte-face, lui prit le plateau des mains, le reposa sur le bureau et, sans un mot, allait la pousser dehors lorsqu'une voix l'interrompit.

— Laissez s'installer Lyna, notre informatrice.»

Un grand chauve venait de faire son entrée. La soixantaine un peu acrobatique, cheveux dispersés de façon négligente autour du cou tandis que le sommet du crâne était luisant comme l'arrière-train d'un singe au clair de lune. Il faisait sûrement des efforts pour paraître jeune et il paraissait jeune mais comme on devait l'être en son temps. Ce qui le vieillissait encore plus.

Le téléphone sonna et Lyna décrocha.

— C'est mon frère », dit-elle en voyant le nom s'afficher à l'écran de son portable : Mister No.

Elle répétait en même temps ce qu'il lui disait. La forme indirecte donnait l'impression qu'elle traduisait :« Il dit qu'il est entré en contact avec l'agent australien plus vite que prévu. James Atakora. Il dit que le hasard fait bien les choses. Il me racontera. Il dit que... »

Lyna entendit à ce moment des éclats de voix dans le combiné. Elle reconnut les voix de Miss Popstar et de Pat'd'Ours. Il y eut un silence. Elle lâcha son téléphone. Qui atterrit sur les Weston vernis de l'agent anglais qui la serrait de trop près depuis tout à l'heure.

— M. Le Froc'h vient d'être enlevé.»



TURLUPINADES ET PALINODIES

1 - Au rapport

« - Monsieur Le Froc'h a été enlevé ? frappa le chauve du poing sur la table. Cette fois c'est assez et c'en est trop ! Assez de turlupinades et trop de palinodies. Quatorze Quarante et Un, au rapport !

— Yes sir, claqua l'agent anglais de ses Weston cirées, écrasant du même coup le téléphone portable que Lyna venait de laisser tomber à ses pieds.

Résumé des précédents épisodes: Il est clair que le trentième de septembre, le terre tremblement a provoqué une fissure dans le Frugy Mont par laquelle s'est écoulée une indéterminée quantité d'un produit élaboré dans son secret laboratory par le professeur Le Froc'h, spécialiste des grenouilles. Pouah ! Il est clair que l'ouvrier, qui était travaillant sur le dalle du Steir chantier et qui a été emporté dans l'Odet River par la sismique secousse, a absorbé ce produit. Il est clair que les analyses effectuées par le Laboratory of Molecular Investigations de Canberra sur le doigt de l'ouvrier retrouvé par Corentin Kidu Corniguel ont fait apparaître la présence dans ledit doigt de gènes de grenouille. Le reste du corps n'ayant pas été repêché, il est donc clair que circule, quelque part dans l'urbaine communauté de Quimper, un homme génétiquement modifié que la populaire rumeur désigne sous le nom de Den Ran. Il est clair, enfin, que les pédalants policiers déployés par vos soins n'ont pas retrouvé sa trace.

— C'est limpide , s'épongea le front le Chauve tout en prenant des notes tandis que l'agent 1441 reprenait son souffle.

2 - Au rapport (suite)

« - Il est clair, poursuivit l'agent anglais dans un français parfait eu égard aux normes établies par les meilleurs concepteurs de logiciels de traductions automatiques, que tous nos efforts pour étouffer l'affaire ont été vains. Il est

clair que le professeur Le Froc'h, sous le masque de Maître Jéricho, a monté de toutes pièces une opération de diversion fondée sur le puéril et arrogant anti-américanisme de la française publique opinion afin de détourner l'attention de la quimpéroise population de la créature dont il est l'involontaire papa.

— Il est clair, 1441, tapota du doigt excédé le Chauve, que l'expression de vos sentiments personnels sur l'opinion publique de ce pays ne participe en rien à la clarté de votre exposé. Tenez-vous en aux faits.

— Yes sir, claquèrent de nouveau les Weston disciplinées. Nous savons que le professeur aidé de deux élèves, Miss Popstar et Pat'd'Ours, ont entrepris de retrouver Den Ran et qu'ils retiennent le trop bavard Corentin Kidu au secret dans le souterrain laboratory du Frugy Mont. Nous savons que notre agent Australien, James Atakora, ancien condisciple de monsieur Le Froc'h, a réussi à pénétrer dans le secret laboratory où il a été surpris par Mister No. Nous savons enfin que le professeur vient d'être enlevé.

— Parfait, se leva d'un bond le Chauve. Lyna, appelez votre frère et dites lui de nous rejoindre immédiatement avec Atakora.

Lyna ramassa son téléphone brisé.

— Prenez le mien », lui tendit le Chauve le sien.

3 - Game over

Mister No frottait encore sa joue endolorie par la claque magistrale que venait de lui retourner James Atakora quand le téléphone vibra dans la main de l'agent Australien.

— Il ne suffit pas d'avoir l'air méchant, ironisait le faux journaliste, faut avoir les moyens. »

A la place des scuds, il n'y avait plus dans les yeux de Mister No que deux grosses larmes de gosses, de ces larmes rageuses qui vous remontent du creux de l'estomac à quinze ans quand on croit qu'on est devenu un homme et qu'on s'aperçoit qu'on n'aura plus jamais le droit de pleurer. James Atakora borborygma dans le téléphone et raccrocha.

— Ce que j'aime chez vous, dans la Vieille Europe, c'est que vous serez toujours incapables de prendre la vraie mesure des rapports de force. Quand les gens du R'Nib

m'ont demandé de retrouver ton prof pour voir ce qu'il en était de cette histoire de mutant, je n'y croyais pas. Je me suis renseigné. Den Ran, on l'a vu partout : au Cap Horn, au lavoir de Pluguffan, et même chez Auguste, le marchand de farces et attrapes de la rue Elie Fréron. Maintenant, je sais qu'il existe. Le Froc'h a réussi à croiser un homme et une grenouille ! De l'or ! Imagine, bonhomme, des commandos de Marines transgéniques, vivant en anabiose en milieu hostile, congelés pendant des années avant de passer à l'attaque. Et le Chauve voudrait que je rapplique au coup de sifflet ? Maintenant, c'est chacun pour moi. Demain, je suis riche, bonhomme !

— Mais vous n'avez pas le droit, hoqueta Mister No.

4 - Game over (suite)

James Atakora éclata de rire. Un rire de fou, le rire du Maître du Monde prêt à mettre le monde à sa botte.

— Le droit, bonhomme ! Tu sais ce que c'est le droit ? Deux scuds fatigués dans le regard d'un gosse, qu'une bonne claque suffit à désarmer. Le droit, c'est l'armure des faibles, la bombe des rêveurs humanistes, la cerise sur le gâteau des tractations internationales.

— Vous êtes un monstre, osa Mister No en cachant ses larmes dans les gouttes lancinantes d'une averse patiente.

— Un monstre, si tu veux... Pour les perdants, les vainqueurs sont toujours des monstres. Et qu'es-tu, toi pour donner des leçons de morales ? Tu trahis tes amis en renseignant ta sœur, et c'est moi, le monstre ? Tu me fais pitié, tiens ! Rentre chez ta mère!

— Je n'ai plus de mère.

— Alors chez ton père !

— Je n'ai pas de père !

— Bravo, tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin !

— Ma sœur est employée jeune au R'Nib, continua Mister No d'une voix qu'il aurait voulu plus ferme. Ils lui ont promis un C.D.D. si on les aidait.

— Bravo ! C'est ça la vie ! Tu as déjà trahis tes amis, trahis maintenant tes maîtres ! Aide-moi à retrouver Le Froc'h et je ferai de toi quelqu'un.

— Jamais, protesta Mister No. « Science sans conscience n'est que face obscure

de l'âme » Il mélangeait un peu ce qu'il apprenait au cinéma et au collègue. James Atakora assena sur la nuque du gosse une manchette qui le laissa inanimé sous la pluie du Mont Frugy et partit seul à la recherche du génial professeur.

5 - Pow - pow

« — Mais puisque je vous dis que je ne suis pas Maître Jéricho, tempêtait Monsieur Le Froc'h. Il n'existe pas, Maître Jéricho. C'est moi, Maître Jéricho !

Après quelques minutes de ballottage à l'arrière de la camionnette entre des piles de tracs, des seaux et des balais à colle, on l'avait débarqué dans les bâtiments désaffectés de la Miroiterie de l'ouest, à deux pas des Restau du Cœur et du café de l'Eau Blanche. Comme un innocent certain de faire l'objet d'une erreur, le professeur protestait de sa bonne foi avec autant de fermeté que d'incohérence. Le chef de la mafia malienne, ainsi qu'il s'était présenté lui-même, tentait de le calmer.

— Ne vous fatiguez pas, professeur, on sait qui vous êtes.

— Vous êtes un génie, professeur, un véritable génie ! » ajouta la Reine des Neige.

Le compliment passa sans atteindre son but. Monsieur Le Froc'h en avait assez de cette histoire où l'on n'y comprenait rien. Comme il exigeait des explications, le Grand Nègre, la Reine des Neige, et les quelques jeunes gens de bonnes familles qui les avaient suivis se mirent en devoir de répondre à son attente légitime. Ils parlaient tous à la fois, s'interrompant, s'apostrophant, ponctuant leurs propos de digressions savantes et de lourds sous-entendus, ainsi que l'on fait habituellement dans les groupes où la passion le dispute à l'enthousiasme, et le pauvre professeur crut comprendre que les étranges Zoulous projetaient de sauver rien moins que la planète grâce à ses recherches.

6 - Cannibalisme à visage humain

« — Nous ne sommes pas les bons, mais nous ne sommes pas les méchants non plus, pérorait la Reine des Neiges. Les Indiens, on vous a dit ! Indiens du Chiapas ! Vive le Sous-Commandant Marcos ! Nous sommes du côté de tous ceux qui crèvent de faim et qu'on gave de bombes, de ceux qui veulent parler et

qu'on fait taire, qu'on banquemonialise, qu'on FMlise, qu'on planderigorise au nom du néo-cannibalisme à visage humain, du côté des arabes sans pétrole et des juifs sans armes, des nègres sans cacao et des chinois sans opium. Nous sommes les damnés de la terre, le glaive salvateur qui tranchera la main invisible et hideuse du marché. Nous sommes le cri des hommes pour le pain ! »

Ovation. Stupeur de monsieur Le Froc'h à qui revenaient en mémoire ses premières années de fac, dans les années 68, à l'époque où, avec son ami James Atakora, il avait lui aussi rêvé de sauver le monde. Les flambants jeunes gens évoquaient le jour prochain où l'on abolirait la famine grâce à des troupeaux de chameaux-grenouilles capables de vivre en anabiose le temps d'une sécheresse, où l'on soignerait pour trois sous toutes les maladies des pauvres grâce aux glandes subéreuses de batraciens modifiés.

« Le vingt et unième siècle sera le siècle de la grenouille ou ne sera pas ! » lança la Reine des Neiges sous les applaudissements auxquels monsieur Froc'h ne put s'empêcher de s'associer. Certes, ces jeunes gens étaient complètement fous, mais bigrement sympathiques tout de même.



Dominique Lemaire - Mars/avril 200

L'HOMME QUE L'ON CROYAIT

1 - Réveil

Quand Mister No ouvrit les yeux, il crut qu'il était mort. Un rai de lune dessinait un sourire sur le visage lisse et doux d'une Madone veillant son réveil.

« Maman? », Murmura le gamin. Seul le chant léger d'une source lui répondit dans l'obscurité. Au mouvement qu'il fit pour se lever de la couche de fougères et de genets où on l'avait installé, le souvenir de la manchette de James Atakora lui revint douloureusement. La brute n'y était pas allée de main morte !

Il n'était donc pas au Paradis puisqu'il avait mal encore. Au-dessus de lui, Sainte Marguerite, protectrice des accouchements difficiles, souriait de l'insupportable sourire immobile des saints de pierre qui accompagnent avec la même constance les hommes dans la joie et dans la peine.

Quand ses yeux furent accoutumés à la pénombre, il découvrit qu'il était dans une chapelle, la chapelle de Saint Thégonnec sur la commune de Plogonnec, à la limite de Guenguat. Une source sourdait du mur dans un bénitier et coulait en un ruisseau qui traversait la nef étroite. Mister No s'aspergea le visage et la nuque et but entre ses mains l'eau claire qui jaillissait de la sainte roche. Il ne manquait

plus qu'un curé baragouinant en latin pour que sa renaissance prît un air de baptême, mais ce fut un autre baragouin, moins catholique, qui interrompit ses ablutions.

— Croâ? Croâ?

— Qui êtes-vous ? cria Mister No en réamorçant dans ses yeux les missiles que James Atakora avait cru neutraliser définitivement par ses frappes massives.

2 - Den Ran

Une ombre tentait de se fondre dans la pierre moussue d'un pilier.

— Roâ? Roâ? Roâchid? fit la chose

— Sortez de votre cachette ! Montrez-vous, si vous êtes un homme !

Mister No s'affola de sa voix que la voûte de pierre amplifiait, plus encore que l'ombre, gélatine tremblante sur la muraille. Un rire étranglé suivi d'un sanglot comme un gargouillement de marais, répondirent à son ultimatum.

— Roâchid n'est plus un homme, fit la voix. Roâchid est une groâ... groânouille... Den Roâ... Den Roâ, ils disent... Tuez-le ! Tuez le monstre. Ne le regoâardez pas.

Au nom de Den Ran, car ce ne pouvait être que lui, le gamin désarma les scuds dans ses prunelles. Ce pouvait-il que l'homme grenouille l'ait ramassé inanimé sur le Mont Frugy et l'ait porté jusque dans sa cachette ?

— Je ne vous veux pas de mal, au contraire, dit Mister No. Je vous cherchais. Je peux vous aider.

— Tout le monde cherche Den Roâ. Tout le monde cherche le monstre. Et

Roâchid trouve l'enfant. Porte l'enfant. Pauvre enfant. Pour quôâ ? Roâchid encore un peu homme, un peu trop homme dans le cœur. Le cœur pas assez grenouille, pas assez monstre...

La voix grave, humide de sons de gorge, déglutissait ses mots dans un étrange sabir dont Mister No pensa qu'il devait être un effet de la potion du professeur Le Froc'h. La transformation continuait à s'accomplir, là, sous ses yeux, dans l'ombre d'un pilier d'église, et il ne pouvait rien faire, rien dire, si ce n'est tenter de convaincre la créature qu'il était de ses amis.

3 - Le récit de Den Ran

Rassuré par l'attitude de l'enfant qui promet de ne pas chercher à voir son visage, l'homme-grenouille raconta comment il avait été emporté par les eaux du Steir jusqu'à l'Odet, et comment il avait perdu connaissance en perdant son doigt. La suite de son récit était plus confuse. Après avoir été aspiré par une dépression au fond de la rivière, il avait repris ses esprits dans les égouts de la ville. Un phénomène de siphon, pensa Mister No.

Embauché sans papiers ni contrat le matin même sur la dalle du Steir, il avait erré dans la ville sans oser retourner au chantier ni entrer dans une pharmacie pour y faire soigner sons doigt qu'il s'était contenté de laver abondamment au hasard des écoulements d'eau de pluie échappée des gouttières. C'est ainsi que les enfants de Penhars l'avaient remarqué la première fois, comme l'avait rencontré monsieur Memet. Il n'avait pas osé non plus rejoindre la caravane où il vivait du côté de Pluguffan. Étranger, blessé, clandestin, il se sentait déjà coupable quand, au café de l'Eau Blanche, il avait entendu parler d'un mutant grenouille à qui il manquait un doigt. Un monstre. Ce monstre ne pouvait être que lui. A mesure que la rumeur avait grandi, la peur puis la résignation s'était emparée de lui. Il avait évité les hommes et trouvé refuge dans la chapelle de Plogonnec où il tuait les heures trop longues à surveiller l'apparition de palmes entre ses doigts, à examiner la texture de sa peau, à palper le gonflement de glandes à son cou.

4 - La force de la rumeur

Mister No brûlait d'envie de voir à quoi ressemblait vraiment Den Ran, mais rompre sa promesse aurait interrompu le récit de la créature.

— Alors, maintenant, vous êtes une grenouille ? demanda-t-il.

— Hélas non, fit la voix de l'ombre. Roâchid n'est pas encore tout à fait groânouille... Il a essayé. Boâcoup... Manger des mouches - il avait faim. Pas bon. Poâ... Poâ. Roâchid encore trop homme. C'est pour çoâ, l'enfant, sur le Mont, sous la pluie...pitié dans le cœur d'homme de Roâchid...Groânouille boâre, boâre beaucoup... Roâchid soâf... Éloigne-toâ.

Mister No recula pendant que l'ombre, lentement, se détachait du pilier d'un pas mal assuré pour gagner la source où elle plongeait les mains et le visage. Dans la lumière de la lune, l'enfant crut voir un homme.

— Rachid, cria-t-il. Rachid, regardez-moi !

À l'appel de son nom, la chose se retourna et Mister No découvrit un visage au teint pâle, avec des rides d'homme et une moustache d'homme, et dans ses yeux noirs, la détresse d'un homme perdu.

— Monsieur Rachid, murmura Mister No, s'il vous plaît, montrez-moi vos mains. La chose tendit ses paumes vers le ciel comme une offrande.

— Monsieur Rachid, vous n'êtes pas une grenouille ! cria l'enfant.

— Roâchid crouillâ.. Roâchid Den Roâ. Tout le monde dit...

— Les gens disent aussi « Mister No voyou, Mister No méchant ». Et moi, crédule, j'ai vissé des scuds dans mes yeux pour ressembler aux mots stupides des gens, murmura Mister No. Il est temps de briser les miroirs menteurs de la rumeur !

5 - Filtre d'amour

Le soleil se levait sur la chapelle de Saint Thégonnec. Il se leva aussi sur le Mont Frugy dans le ventre duquel Monsieur Le Froc'h avait introduit ses nouveaux amis. Avec l'aide de Miss Popstar et de Pat d'Ours, il s'affairait autour de son alambic. Les becs benzène sifflaient, les cornues bouillonnaient, les entonnoirs entonnaient, de sorte que les pissettes pissèrent bientôt au goutte-à-goutte un liquide

verdâtre aux senteurs de marais printaniers.

— Coco grenouille N° 6 », annonça fièrement Miss Popstar. Si avec ça Den Ran ne sort pas de sa cachette, c'est à désespérer de la libido des batraciens ! Professeur, vous êtes un génie !

La gamine lui colla une bise qui sentait le « Lolita pomme verte ». Monsieur Le Froc'h rougit et attribua son trouble au spectacle de la Reine des Neiges qui commençait à se déshabiller pour enfiler un costume de grenouille en mousse que le Grand Nègre venait de rapporter de chez Auguste, rue Elie Féron.

— Je vais être ridicule, se plaignit la fille.

— Tu vas sauver le monde, pas faire les Gras à Dédouanerez",lui rétorqua l'autre. Move ton body et mets-nous le feu qu'on voie ce que ça donne.

La fille improvisa une danse de séduction qui tenait du peep-show aquatique mâtiné de gesticulations «chantalgoyesques » et de poses wagnériennes directement issues de sa nature de Walkyrie. Sous le charme, Pat d'Ours aurait donné cher pour être une grenouille à la saison des amours.

— Ça manque de musique, remarqua Miss Popstar, le parfum fera le reste. »

6 - En chasse

Malgré les prières de monsieur Le Froc'h, Corentin Kidu, grand connaisseur de grenouille et fournisseur clandestin de plusieurs restaurants de la ville, refusa le rôle de pisteur. Il préférerait rester avec monsieur Memet. « Moi,les grenouilles, je les préfère pas trop grosses,avait-il dit. Allez donc du côté du skate Park de Plomelin, c'est plein de Rena Déliciosa. »

Dehors, les Pacific Blues équipés de gants en latex et de masques en papier quadrillaient la ville. Dès qu'un adulte mâle abordait un barrage, le scénario se répétait à l'identique. Salut réglementaire. « Bonjour monsieur, contrôle d'identité podologique. Veuillez retire vos chaussures. »

Les autorités avaient passé la vitesse supérieure dans la chasse au mutant. Les pieds palmés n'avaient qu'à bien se tenir. Le Grand Nègre avait les pieds aussi noirs que Sancti Du, les orteils de la Reine des Neiges étaient joliment peints en vert, et le professeur Le Froc'h se consola de devoir exhiber ses chaussettes trouées en découvrant que bon nombre de citoyens qui présentaient des mains propres pouvaient avoir les

pieds douteux. Pat d'Ours et Miss Popstar jugés trop jeunes ne furent pas inquiétés. On leur confia donc le costume de grenouille à porter.

Au même moment, James Atakora ôtait ses chaussettes sous le nez d'un flic trop mal à l'aise pour remarquer le lance-flamme qu'il dissimulait sous son manteau. Son plan était simple pour faire sortir le mutant de son trou : «Choc et Effroi » James Atakora !



Kossi Efoui - Mai 2003

1 - « Ce qui est est »

« Ce qui est est. Ce qui n'est pas n'est pas. » Entre l'homme qui a prononcé ces paroles et la jeune fille déboussolée, il y avait une distance de deux mille huit cents ans. Les paroles d'un vieux grec séparé d'elle par ce qu'on nomme l'histoire, c'est-à-dire cette grande bouffe de chair humaine, lui revenaient par saccades alors que ses mains gantées d'une fine gaze s'énervaient sur la touche étoile de la radio.

« Je ne me souviens plus », dit-elle à haute voix après avoir essayé en vain de mettre un nom sur lactation. Elle se souvient d'une époque où les images qui habitaient sa vie de jeune fille n'étaient aucun de ces éphèbes au torse nu qui sortent des émissions de télévision pour peupler les magazines pour adolescentes. C'était plutôt l'œil austère de Platon ou le sourire de galopin de Descartes qui l'invitaient la découverte de cette forme de beauté qu'on attribue à l'esprit. A chaque fois qu'elle se sent coincée dans le présent, elle retrouve d'instinct le compagnonnage qu'on s'offre avec des mots d'écrivains et de philosophes.

« Il n'y a rien qui ne contienne le germe d'un enfer possible », se dit-elle, échouant à nouveau dans sa tentative de mettre un nom sur la citation. Avant, elle pouvait même y mettre un visage. Elle avait mal. Elle repensa à James Atakora et, comme à chaque fois, depuis le coup de fil de son frère, elle ressentit comme une zébrure au cœur. Comment avait-elle pu être aussi bête ? Et dire qu'elle l'avait imaginé,

secrètement, dans le rôle d'un mentor pour Mister No.

2 - Je vais m'occuper de lui.

« Je vais m'occuper de lui, je vais m'occuper de lui ». Ça lui échappait à haute voix, par intermittences, « Je vais m'occuper de lui, je vais m'occuper de lui ». C'était la première phrase qui lui était venue à l'esprit à travers la rage et le sentiment d'étouffement qui l'avait saisie depuis le départ de la gare Montparnasse. Elle avait pris ses billets à la dernière minute. Dès qu'elle avait reçu le coup de fil de son frère, Lyna avait sauté dans un taxi. Elle n'avait eu que le temps d'attraper son sac à main et son baladeur. Elle avait mis la radio « pour se charger l'esprit », comme elle disait. Elle voulait s'empêcher de penser au coup de fil de son frère lui apprenant la rencontre avec Den Ran et la trahison de James Atakora, un homme avec qui elle croyait avoir enfin retrouvé le courage de se raconter, de raconter des rêves d'amour. « Je vais m'occuper de lui ». Quant à savoir comment une frêle jeune fille allait « s'occuper » de l'escogriffe qui était la cible de son rire... Le sentiment qui l'habitait était proche de celui d'un homme égaré qui continue à avancer en quête d'une première occasion pour faire marche arrière, et qui a conscience, au fur et à mesure qu'il avance qu'il se débarrasse des derniers repères qui lui restent. La radio changeait de station à sa guise, produisant selon son humeur, des chuintements ou cette musique de foire universelle facile à l'écoute. Elle réajustait de temps en temps la fréquence de Radio Interzone pour continuer à « se charger l'esprit » avec les propos des experts, spécialistes en tératologie et autres dissécteurs de martiens. Et elle se demandait comment un événement aussi inédit pouvait déjà produire un tel escadron de connaisseurs pénétrants. Les propos avaient la sécheresse de l'oracle.

3 - La grande blonde aux chaussures rouges.

Le Pacific Blue approcha délicatement ses mains gantées du pied chaussé d'une chaussure rouge à talon haut, posé sur l'espèce de cageot retourné que les Pacific Blue, dont on connaît la débrouillardise quand il est question de veiller au grain ou, devrait-on dire, à la mauvaise graine, avaient réquisitionné pour parer au plus pressé. Et qu'ils avaient imposé au statut de repose-pied. Un accessoire qui avait

l'avantage de prévenir les dommages collatéraux que l'exercice d'observation podologique menaçait de causer aux lombaires des exécutants de cette tâche. Ce devoir dont l'apparente humilité n'en faisait pas moins une occupation noble puisqu'il était clair pour chacun d'entre eux qu'ils « œuvraient là au plus haut niveau de vigilance ». C'est la formule qu'avait trouvée le commissaire pour galvaniser ses troupes. Sur le cageot, la jambe faisait un parfait angle droit au niveau du genou plié. Les mains du policier, invitées à exécuter à l'envers le geste du prince en quête de Cendrillon, hésita quelques instants. Il lui vint à l'esprit, alors qu'il sentait les pans de la robe lui frôler le poignet, qu'il avait toujours imaginé Den Ran comme un homme. Peut-être que par obéissance à un principe de précaution dicté depuis là-haut où l'on sait des choses que nous ne savons pas, avait-on décidé de contrôler tout le monde puisque Den Ran « pouvait ne pas être un homme puisqu'il était un monstre ». Pourquoi serait-elle une femme ?

4 - Mister No, le retour.

Den Ran n'était rien. Et pourtant il existait. Il n'était rien parce qu'on ne pouvait l'imaginer. Et l'effroi qu'il inspirait tenait à cela. Au fait qu'on pouvait aussi bien le croiser sans le reconnaître. Comment reconnaître ce qu'on n'a jamais vu et jamais imaginé ? Den Ran pouvait nous frôler comme un souffle vénéneux. C'est ce que disait un jeune psychologue profiler formé en Amérique que le policier avait attentivement suivi le matin même à l'émission de François Magnan. Le policier fut tiré de sa rêverie par des éclats de voix. Un homme se disait pressé. Il le disait dans un langage que dans cette histoire le lecteur attentif aura vite reconnu : le parler typique de Mister No, fait d'images renversées, d'une syntaxe foutraque, de têtes de mort, de dards qui font mouche. Cet homme n'était pourtant pas Mister No. Il était nettement plus vieux. Il parlait avec un accent indéfinissable et très prononcé qui donnait à ses invectives des allures d'une récitation d'insultes apprises par cœur dans un manuel iconoclaste d'apprentissage du français.

5 - Den Ran contre-attaque.

L'homme paraissait s'amuser, haussait le ton pour menacer à présent de sa voix rocailleuse la maréchaussée toute entière, celle des villes et celle des

champs de bataille, d'exécuter cette forme barbare et terroriste de protestation née dans les années soixante-dix et qui consistait à s'exhiber publiquement en tenue d'Adam. Ce qui, en l'occurrence, était sa façon d'aller plus loin dans la collaboration qu'on lui demandait et de prouver sa bonne foi. Entre ceux qui refusaient de montrer le bout de leur orteil et celui-ci qui était prêt à tout montrer, les policiers ne savaient plus où donner de la tête. Ils plaquèrent le malotru au sol. Il faut les comprendre. Certains d'entre eux avaient probablement, comme tout le monde, des épouses qui regardaient la télévision. Et les caméras n'étaient pas loin. Il se produisit quelque chose au moment où l'homme bascula vers le sol. Un grand rire, sorte de chant de défi et de victoire sortit de sa gorge. Un coassement qui semblait prolonger le baragouinage de noms d'oiseaux qui avait précédé le moment où les policiers avaient jugé utile d'user de la contrainte physique pour dénuder son pied. Avant d'éclater de rire devant la banalité de ses orteils. Et de l'emmener au poste pour outrages à agent.

6 - L'arrière tient bon.

A quelques pas de là, caché dans la foule, Mister No appréciait la performance d'un élève dont la formation ne lui avait demandé que quelques heures. Il avait compris, en découvrant le visage et les mains de Den Ran que celui-ci, à force d'être exclu de la compagnie des hommes, de ne recevoir d'eux que l'image monstrueuse à travers laquelle la rumeur publique l'avait portraituré, avait lui-même commencé à se conformer à cette image ; Il était temps de le tirer de là. Le plan de Mister No était simple. Apprendre à l'homme quelques noms d'oiseaux et le convaincre d'aller narguer le contrôle podologique. Il y voyait un double avantage : redonner confiance à Den Ran et lui permettre aussi de se trouver le meilleur abri disponible pour l'instant : la cellule d'un commissariat de police.

Tout en suivant la scène d'un air satisfait, Mister No n'avait pas perdu de vue un seul instant les chaussures rouges de Lyna.



Avec le concours des participants aux ateliers d'écriture

1 - Le récit de Pat'd'Ours

« — Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Dis-moi que James n'est pas devenu le monstre que tu prétends, » implora Lyna.

Le gamin baissa ses yeux désarmés. « Ce qui est est » . Il lui aurait fallu des heures pour la convaincre de la métamorphose de son amant si Pat d'Ours n'avait déboulé sur sa Mobyette, noir de fumée, gris de suie, suant de trouille.

— Méga blème ! Atakora a complètement destroyé le Stangala !

— Parle ! ordonna Mister No.

Lascive et désirable au bord des eaux qui mouillent.

La mafia malienne et le bon professeur,

Le grand Black et les autres, camarades de cœur

Tous s'étaient cachés pour surprendre Den Ran

Qu'on rêvait s'éveillant aux appels de la femme.

Soudain, du flanc des gorges du Steir bondissant

Jaillit une lumière avec un grondement

C'est un feu de l'enfer qui dévale du ciel,

Nappage de napalm, feu de mort et de fiel !

La flamme nous surprend, allumant la frayeur

Dans les cœur des plus braves qui fuyant la chaleur

Se jettent dans les eaux espérant le salut,

Tandis que sur son roc, Lorelei demi-nue,

Ignorant le danger, notre Reine des Neiges

Continue à danser dans l'incendie de haine

Pour attirer Den Ran, la danse de l'amour.

Le professeur Le Froc'h n'écouter que son cour-

Age, de son perchoir pousse la belle à l'eau.

Il ne reste à présent des bords du Stangala

Que cendres, mort et braises. Et c'est d'Atakora

Le forfait, Mister No qu'il fallait te conter.

2 - L'hallali

Si la rime était pauvre et l'alexandrin boiteux, l'émotion était vraie. Lyna ne pouvait plus douter. « La chapelle Saint-Pierre ! », murmura Mister No. Des hauts de la ville montaient d'épaisses colonnes de fumée. Ça chauffait à Plomelin, Ergué-Gabéric, Guengat et Ploneis, partout où l'eau en ce pays est amie de la terre. La camionnette du Grand Black était garée à l'entrée du chemin.

— Atakora est là. Il s'est barricadé à l'intérieur, » annonça le chef des indiens courant à la rencontre du chef de la police.

Les autres avaient pris position autour du Saint Lieux. A l'écart, le professeur battait sa coulpe.

— C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

— Vous n'y êtes pour rien, crut le consoler Mister No. J'ai retrouvé Den Ran. Il est homme, tout à fait normal.

— Alors, j'ai encore échoué... » murmura tristement Le Froc'h.

Mister No n'eut pas le loisir de s'interroger sur cette propension de l'homme à préférer être coupable plutôt qu'insignifiant. Le commissaire, muni d'un porte-voix, exhortait Atakora à se rendre au nom de la Loi. Le Grand Black tenta sa chance au nom de l'humanité, Mister No au nom de la Raison. Le forcené répondit par une gerbe de feu. Les Pacific Blue allaient lancer l'assaut quand Lyna, s'emparant du mégaphone, en appela à l'Amour.

— A quoi te servira d'être le maître du monde, James, toi qui es toujours le maître de mon cœur ! »

Au cri sublime de la jeune fille répondit un ronflement de forge aussitôt suivi d'un immense silence. Les premiers Pacific Blue qui osèrent pénétrer dans la chapelle trouvèrent le corps calciné de James Atakora, démon noir aux pieds de Sainte Marguerite. Certains y virent un signe du ciel, d'autres de la force de l'Amour, d'autres de celle de la loi. Le professeur Le Froc'h remarqua un défaut dans la durite de l'arme, mais il garda le silence.

3 - Jour de colère

— Je ne suis pas une grenouille », répétait Den Ran.

Le Chef du RNIB débarqué à Pluguffan avec tout le gratin - « et sans tintouin, je préfère, Monsieur le Préfet » - faisait son gradé du top 50 en tapant d'un poing solide sur le bureau. Den Ran poursuivait ses lamentations.

— Il a raison, proclama le Chef en regardant d'un air accusateur Monsieur le Préfet qui détourna illico son propre regard vers Monsieur le Commissaire après avoir pris soin de copier sur son visage ce masque de procureur que le Chef savait si bien porter.

La porte s'ouvrit brusquement. C'était Quatorze Quarante Un, l'agent anglais. Le flegmatique se contenta d'indiquer la fenêtre d'un hochement de tête. Un mélange de grondement de volcan et de bruit de forge envahit la pièce. Une interminable explosion de cris de colère. La Place de la Résistance était noire d'un monde qu'on aurait dit fou. Ceux qui croyaient au ciel, ceux qui n'y croyaient pas, tous lançaient pêle-mêle vers les nuages invectives, jurons et blasphèmes.

— Où est-il ?

— Qu'il se montre !

— Qu'on le pend !

— Qu'on l'enchaîne !

— Qu'il retourne chez lui en enfer !

— On lui paye le billet ! »

Tous lançaient vers la fenêtre des projectiles de toutes sortes, objets volants non identifiés mais non moins contondants. Le Chef prit les choses en mains. Avec un mégaphone pour toute arme et son poitrail pour toute armure, il décida de faire front. Il leva la main, avatar de Simon le Mage ordonnant le calme à la mer en furie, se racla la gorge et se retrouva au sol dans la position du crucifié. Un caillou l'avait atteint au nez.

4 - La voix humaine

L'agent anglais prit le relais.

« - Sérénité, ouverture et détermination : pléonasme », dit le flegmatique saisissant le mégaphone.

— Les seuls «frogs» que je vois ici, messieurs les Français, c'est vous. Je suis le seul Anglais ici. Avec votre permission, je vais tirer le premier. »

Ce fut à ce moment que la chose se produisit. Une autre voix se fit entendre tout en haut de l'immeuble. Il y eut quelques secondes de silence. Den Ran, saisi d'angoisse à l'idée de sa mort prochaine, avait, comme cela arrive souvent dans les situations extrêmes, retrouvé la consolation de la langue maternelle. Il avait trompé la vigilance de ses anges gardiens. Son apparence, la banalité notoire de son attirail, avait créé un effet de saisissement dans la foule. Il y eut quelques secondes de silence.

— Mais qu'est-ce qu'il raconte ?

— Il dit que son pays ne s'appelle pas l'enfer.

— Je connais cette langue. »

La traduction parcourait la foule de bouche à oreille, assaisonnée de commentaires pertinents ou saugrenus. Certains découvraient, ahuris ou amusés, que des hommes et des femmes avec qui ils partageaient leur voisinage, leurs places de marché et leurs parkings, leurs avis de décès, de naissance et leurs lits, pouvaient soudain sortir de leur gorge des sons inouïs. Ces traducteurs improvisés avaient un franc succès, à tel point que certains plaisantins quine pipaient miette à la langue d'Averroès se proclamaient exégètes à grand renfort de hochements de tête et de sourires entendus comme à un colloque aux Langues O. C'est un accès de familiarité soudaine qui s'emparait de la foule.

5 - Poor lonesome Le Froc'h

— Hé, quel est ton nom, Den Ran ?

— Raaaaachiiiiiiid, reprit la foule en chœur

Quelques jeunes du coin se mirent à chanter la chanson de Den Ran en coassant des piaffements de danse nuptiale autour de la Reine des neiges qui n'avait pas quitté son costume de grenouille. Plus loin, des explosions sourdes sortant du ghettoblaster du Grand Black rub a dub jungle fever yea man faisaient danser la foule coude à coude dans la joie du repentir.

Monsieur Le Froc'h quitta seul la fête. Miss Popstar l'interpella avant qu'il ne disparaisse sous le Mont Frugy.

— Monsieur Le Froc'h ! Vous avez l'air triste. Tout s'est bien terminé !
L'homme hocha la tête.

— Le Stangala est un champ de cendres, et les bords de l'Odet, du Jet et du Steir...

— Ça repoussera, Monsieur Le Froc'h. Il faut faire confiance à la nature. Tout rentrera dans l'ordre.

— Tout rentre toujours dans l'ordre, admit le professeur. Et Le Froc'h à sa place, vieil idiot condamné à rater ses expériences et ses rêves. Comment ai-je pu croire...

Il avait les larmes aux yeux. Miss Popstar prit sa main dans sa poche et la serra. Il n'y était pour rien. Tout venait du laboratoire qui s'était trompé en détectant des gènes de grenouille dans le doigt que Corentin Kidu avait trouvé au bord du Steir. Le Froc'h bougonna que le Laboratory of Molecular Investigations ne se trompait jamais.

6 - Den Ran, c'est Top Monstre !

Miss Popstar et le professeur Le Froc'h entrèrent ensemble sous le Mont Frugy. Monsieur Memet et Corentin Kidu achevaient leur repas, rassasiés, repus, ravis. Des os de cuisses de grenouilles méticuleusement sucés encombraient encore le bord de leurs assiettes.

— Corentin, interrogea le professeur brutalement, qu'aviez-vous dans votre musette le jour où vous avez trouvé le doigt de ce pauvre Rachid ?

Le clochard piteux piqua du nez.

— Des Renata deliciosa. Je sais bien que c'est interdit, mais les restaurants m'en donnent un bon prix. Je les pêche à Plomelin... Et puis, puisqu'on en est à ces choses-là, il faut que je vous demande pardon, monsieur Le Froc'h. Comme on n'avait rien à boire, avec mon ami Memet, on s'est permis de prendre une bouteille dans votre réserve...

Le professeur reconnut la bouteille où il conservait le reste de son élixir.

— Je ne sais pas où vous le trouvez, continua Memet, mais il est fameux. On a descendu le litre et on n'est même pas gris!

Il en restait un fond. Miss Popstar le versa dans un verre qu'elle porta à ses lèvres et sauta au cou du vieil homme.

— Professeur, vous êtes un génie ! Vous avez inventé une boisson qui réunit les

générations. Il faut qu'il en sorte demain des millions d'hectolitres de la nouvelle zone agroalimentaire. On l'appellera« Den Ran. » J'ai un slogan :

« Den Ran, un goût de rumeur à partager... On croit que c'est bon, mais c'est TOP MONSTRE ! »

FIN